



Les Charmilles

D'après « Les Charmilles et les morts » de Jean-Michel Rabeux

Adaptation et mise en scène : Cédric Orain

Avec : Eline Holbo-Wendelbo

Lumière : Julien Kosellek

Son : Samuel Mazzotti

Production déléguée : La Traversée

Co-producteurs : théâtre de la Bastille, collectif *TRANS*

Avec le soutien de la Drac île-de-france

Le texte

Les Charmilles est un texte tiré du premier chapitre du roman « Les Charmilles et les morts » de Jean-Michel Rabeux. Il raconte son enfance passée auprès de corps amputés, accidentés, qui reçoivent des soins dans la clinique « les Charmilles », dirigée par son père.

Ses souvenirs sont ceux d'un adulte, pas les témoignages d'un enfant. A travers ces histoires, il nous livre son amour pour ce qu'il y a de mortel dans le vivant.

J'ai adapté ce texte pour Eline Holbo-Wendelbo.

Nous l'avons adapté ensemble par moments, au cours des répétitions.

Ces histoires d'enfance sont devenues son histoire. Elle la livre tranquillement au spectateur.

Elle commence par lui parler dans les yeux, à chacun elle raconte ses jeux dans la piscine des Charmilles, son histoire avec la jeune fille en fauteuil, sa chute du marronnier avec fracture ouverte, et l'attente devant la fenêtre du retour de sa mère morte dans une voiture « fracassée contre un platane comme un ours ».

Elle raconte plus que son histoire. C'est l'histoire d'un traumatisme, qui est peut-être aussi le nôtre. C'est l'histoire d'un deuil qui ne peut pas se faire.

Où sont passés nos amours et nos morts ?



Le plateau

Sur scène, il y a quelques éléments qui évoquent Les Charmilles : deux tapis de danse blancs pour les couloirs en linoléum, une table de cuisine en inox pour les blocs opératoires, des petites enceintes sur pied, un chariot avec du matériel sonore pour capter un rythme cardiaque, trois seaux blancs, deux qui nettoient, et un qui contient un fond de sang.

Chacun de ces éléments déclenche un souvenir pour Eline, et l'agencement de ses éléments lui permet de construire un cadre dans lequel il lui sera possible d'avouer le traumatisme.

Au début tout est éclairé : le plateau comme la salle. Au fur et à mesure le plateau se resserre autour d'Eline, qui finira seule, couchée sur la table, face à nous.

Il n'y a rien de violent à regarder, aucune image dure, rien de sanglant. Tout est doux, tout est calme. Nous sommes bien installés pour mettre notre imaginaire au travail, et c'est par lui que surgit l'effroi. C'est dans ce qu'on nous donne à imaginer que des larmes peuvent couler.



Un peu d'histoire : les amputés et le théâtre...

Ce texte nous présente des corps amputés, massacrés, qui touchent au monstrueux. Ce texte parle du corps anormal, difforme.

Il a été écrit en 1992. A la fin du 20^{ème} siècle.

J'ai été curieux de savoir comment avait évolué notre regard sur ces difformités au cours de ce siècle.

Comme beaucoup de gens je suis gêné quand je vois un membre tranché. Je me suis demandé si cette gêne avait un lien avec mon environnement social. En Inde par exemple, j'ai été frappé par la tranquillité avec laquelle des gens peuvent regarder ou pas des amputés se traîner vers des poubelles.

J'ai donc un peu cherché dans notre histoire les mutations du regard porté sur l'amputé.

A la fin du 19^{ème} siècle et au début du 20^{ème}, on pouvait voir des amputés, des femmes à barbe, des nains, et d'autres « curiosités » dans ce que l'on appelait des entre-sort, des petits théâtres de foire : on entrait pour voir un corps anormal, puis on ressortait, on allait s'acheter une gaufre, faire un tour de poney... Le regard du spectateur était un regard curieux, amusé, fasciné ; le regard d'un homme sur un petit monstre, sur une drôle de bête sauvage. Le regard de quelqu'un qui va à une fête.

Après la première guerre mondiale, les mutilés de guerre sont si nombreux que chacun peut voir dans son entourage un amputé, une gueule cassée. Les entre-sort sont alors désertés, ces spectacles n'ont plus leur place, la douleur qu'ils évoquent est trop forte.

Au même moment, la médecine commence à étudier de plus près tous les corps anormaux, et donc aussi les amputés. C'est à partir de là qu'un amputé n'est plus considéré comme un monstre mais comme un handicapé (le film de Lynch, *Elephant man* retrace très bien cette mutation). La société reconnaît sa dette à celui qui a payé le tribut de son corps pour sa patrie : elle remplace des membres amputés à l'aide une prothèse, et donc elle tente de réintégrer l'individu à la place sociale qu'il a perdue.

L'amputé n'est plus exclu du monde social, il est recueilli à l'hôpital. Les théâtres forains vont définitivement fermer à la fin de la seconde guerre mondiale, c'en est fini de l'exhibition de l'anormal. Les corps amputés sont désormais du domaine de la médecine. Ils n'ont plus une place légitime au théâtre, la mémoire collective a changé, le regard compatissant et chargé de douleur sur ces membres manquants rend ce genre de spectacle totalement irrecevable.

Le texte « Les Charmilles » nous montre des corps amputés. Dans ce récit le contexte est vaguement médical, mais peu importe, l'essentiel est surtout de nous révéler la présence de la mort, là, dans chaque corps vivant. Ces corps nous disent avec violence que nous sommes périssables : leur fragilité en est la preuve indiscutable, vivante, brutale. Et c'est à cause de cette brutalité que je n'ai pas voulu représenter la moindre amputation dans le spectacle. Pour que la violence et la beauté de son propos puissent être recevable par tous sans effort.

Extrait...

« Oui espérons que jamais le jour ne viendra de sa mort quand je devrai prendre ses mains raidies dans les miennes, ses yeux jamais le jour ne viendra quand je devrai les clore.

Espérons que ce jour qui ne viendra jamais je parviendrai à décoller au scalpel sa peau de ses muscles pour glisser délicatement mes doigts dans son corps comme je le faisais dans son sexe vapoureux, espérons que je pourrai m'allonger sur son corps dénudé de sa peau par mes mains, sans trembler détacher avec soin ses chairs, éclatantes, les étaler avec largesse sur la table de la cuisine, les ouvrir comme un éventail, aller chercher au fond de son cœur le muscle son âme inatteignable, l'atteindre, l'aspirer, fraîche comme son sang. Je découvrirai, espérons dans l'emmêlement de ses poumons, sa bonté inflexible, le visage blotti dans ses entrailles blanches je boirai pour finir l'amour que nous nous portions. Espérons que mon corps encore étanche posé soigneusement dans son sang, ses os transparents, ses cartilages comme des coquillages, posé sur le corps de mon amour, caressera sa pensée, espérons que je saurai en les respectant découper les osselets de ses pieds, respecter les tendons, de ses chevilles libérer les muscles des os sans rien détériorer de sa mort précise, m'envelopper des muscles de ses bras, des muscles de ses jambes, souples de n'être plus tenus à la charpente du squelette, me recouvrir de ses chairs, tout entière, m'embrasser des chairs de ses membres, le sac de mon corps reposant sur son corps méconnaissable sauf pour le mien d'avoir été la machine tremblée de ces pensées. Espérons que je saurai m'y prendre aussi bien sur mon épiderme que sur le sien, que l'incision, l'irruption du sang, je l'opérerai avec l'adresse qu'il faudra pour tenir la mort en vie ces quelques minutes qui resteront de n'être pas encore tout à fait rien. Que la confusion de nos chairs soit la confusion de nos vies, mais aussi ultime et confus que soit cet embrassement, espérons que ces minutes fabriqueront une manière d'éternité, espérons. »



CEDRIC ORAIN Auteur-Metteur en scène

Après des études d'ingénieur en mathématiques appliquées, il suit une formation au Conservatoire National de Région de Grenoble puis à la classe libre du cours Florent où il effectue des ateliers avec Michel Fau et Jean-Michel Rabeux.

Il a été chargé de cours à l'école Florent pendant deux ans.

Au théâtre, il a travaillé sous la direction de Stéphane Auvray-Nauroy Anca Bradu, Julien Kosellek, Jérémie Lelouet, Maxime Pécheteau, et Eram Sobhani

Il a mis en scène **Lucrèce Borgia** de Victor Hugo au festival Jeunes Talents de la Mairie de Paris, **Ne vous Laissez jamais mettre au cercueil**, une création autour de textes d'Antonin Artaud au Théâtre du Chaudron, **Le Mort** de Georges Bataille au Théâtre de l'étoile du nord. Ces deux spectacles ont été repris dans le cadre de *Labomatic théâtre*, à La rose des vents - scène nationale de Villeneuve d'Ascq, **La Nuit des Rois** de Shakespeare, au théâtre de l'étoile du nord, et **Un si funeste désir** au théâtre de la Bastille en février 2009, et **Les Charmilles** en juin 2009 pendant le festival *TRANS* au théâtre de la Bastille

Il a écrit et mis en scène **Notre Père** au théâtre de l'étoile du nord, et **Striptease** présenté dans le cadre des festivals *latitudes contemporaines* à Lille et *TRANS* au théâtre de la Bastille en juin 2009.

Il prépare l'écriture et la mise en scène d'une création **le chant des sirènes** pour la saison 2010/2011.

Il prépare une création pour septembre 2011 autour de textes de Valère Novarina avec la cie de l'oiseau mouche, qui regroupe des comédiens en situation de handicap.

Il a écrit, **Gilles**, un texte mis en scène par David Bobée au Théâtre du Peuple en août 2009.

ELINE HOLBO-WENDELBO Actrice

Eline Holbø Wendelbo est norvégienne. Elle est diplômée du Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique.

Elle travaille avec Stéphane Auvray-Nauroy dans **La Morsure de la chair**, Bérangère Jannelle dans **Le Décaméron**, Stéphane Mercoyrol dans **Cendrillon**, Christian Colin dans **Le Nom** de Jon Fosse, et Jean-Michel Rabeux dans **Le Sang des Atrides**.

Elle joue dans 8 pièces avec Frédéric Aspisi d'ex-cie gospel depuis **Histoire de Prénoms** jusqu'à **décharges**.

Elle travaille 3 fois avec Sophie Rousseau : **Médée-Materiau** de Heiner Müller, **C'est trop délicieux pour être de chair et d'os** une adaptation de Roméo et Juliette par Jean Michel Rabeux et Sophie Rousseau, et **Quel chemin reste-t-il que celui du sang**, d'après *Moi, Ulrike, je crie* de Dario Fo.

Elle joue dans **Les Charmilles** d'après *les Charmilles et les morts* de Jean Michel Rabeux, mis en scène par Cédric Orain

En musique elle travaille avec l'ensemble de musique contemporaine L'instant donné dans **Cendres** 2005 de Frédéric Pattar.

Parallèlement, en Norvège, elle traduit, adapte et joue dans **Alexina B**, d'après les mémoires de Herculine/Abel Barbin à Lillehammer, **Notre époque a peur du sérieux** écrit par le réalisateur suédois Roy Andersson. Elle participe au projet européen **keep your distance** à Innsbruck, Berlin et Lillehammer.

LA VOIX DU NORD

Page Roubaix

Dimanche 1^{er} février 2009

• Funeste désir et insidieux effroi à l'Oiseau-Mouche

dimanche 01.02.2009, 04:50 - La Voix du Nord



Se peut-il qu'il y ait chez ces malheureuses un si funeste désir de lumière? s'écrie Énée aux enfers

| THÉÂTRE |

L'Oiseau-Mouche recevait la première représentation d'Un si funeste désir, une pièce du metteur en scène Cédric Orain. La stupeur se décline en deux actes et autant de textes : Les Charmilles, de Jean-Michel Rabeux et Le Mort de Georges Bataille.

Les Charmilles. Le nom est charmant. La petite femme de ménage qui « serpillé » consciencieusement le sol blanc l'est tout autant.

Sourires entendus, plaisanteries complices, regards malicieux. La confiance s'établit et bientôt elle nous raconte sa vie. Aux Charmilles.

Le temps, lent, s'étale dans des paroles qui tendent inéluctablement vers l'horreur. L'horreur d'une enfance mutilée par la vision désenchantée de corps décharnés.

La jeune femme n'est pas une revenante de la guerre. Et les Charmilles n'étaient pas un champ de bataille. Son père était médecin chirurgien, et Les Charmilles étaient la clinique qui la vit grandir.

La jeune femme raconte son dégoût des corps disparaissant petit à petit pour laisser place à un désir féroce, un appétit sans nom. « Je suis très surprise que les hommes ne voient pas dans un corps nu la mort mais l'amour, qu'ils ne voient pas dans un baiser le fond du crâne, ou dans la nuque la hache » Le ton est donné. La sirène de la folie a retenti. Dans nos oreilles, dans nos esprits. Elle fait écho à de sourdes questions qui résonnent en chacun, sur nos représentations du corps et de la mort. Si la matière vivante est périssable, le foisonnement de nos vertiges s'annonce intarissable dans cette pièce magistrale qui étouffe toute candeur. • CLAIRE DE BLIC (CLP) >

Un soir ou un autre

Dimanche, 19 juillet 2009

L'envers du corps

D'abord elle nous rassure en toute banalité, familière, en bleu de travail passe la serpillière sur le tapis de danse. L'odeur citronnée du détergent ne nous surprend pas.



Puis, elle se lave d'un gant, nue comme un ver, d'un nu clinique, blanc. C'est pour mieux nous déciller: nous inviter à lire sur la surface du corps non les prémisses de l'amour mais ceux de la mort, toujours à l'affût. Alors l'étrangère s'adresse à nous, avec les maladresses volontaires de l'accent, nous emmène voir de l'autre côté, nous attire d'un ton plat, par confidences. Jusqu'à nous perdre dans de troubles souvenirs d'enfance, peu à peu le malaise nous y surprend. De l'être c'est le plus sensible et éphémère qui est dévoilé, retourné à vif, ouvert par ses mortels déchirements: corps maladifs, accidentés, souffrants, diminués, mutilés. Corps désirés pourtant, toujours à deux doigts de la mort. Ainsi se révèle une beauté surprenante, aux frontières de vrais interdits, en ces endroits s'ose peut-être une véritable obscénité. L'entreprise est d'une audace entêtante, sans le besoin de la charger d'effets, de montrer à tout prix. La voix reste lente et mesurée, le cœur bat de coups sourds et amplifiés, le sang impose sa présence, d'une lourde et noire consistance, presque figé, coule, teinte la chair, trouble le blanc. Le texte est dur et tendu, les mots choisis au scalpel nous font une violence sans appel, nous font glisser sans heurts vers l'insoutenable, presque jusqu'à l'étouffement.

Dehors au grand jour on revit, on respire. L'averse n'a tempéré que pour quelques heures les chaleurs de l'été. Dans le quartier de la Bastille sourires et peaux halées s'exposent en grand pour s'ouvrir aux rencontres, ou pour leur propre contentement, avec une innocente impudence: corps aveugles, vivants, en sursis et joyeux.

C'était [Les Charmilles](#), d'après *Les Charmilles* de Jean-Michel Rabeux, adaptation et mise en scène Cédric Orain, avec Eline Holbø Wendelbo, au [théâtre de la Bastille](#), avec [Trans](#).

[Guy Degeorges](#)

Extrait dans fluctuat.net

Le 05.02.09

Hors-série à la Bastille : Un si funeste désir

Posté par **Julie de Faramond**

(...) Pourtant, alors qu'on s'attend à une débauche de corps mutilés, disloqués et sanglants, le spectacle débute tout en douceur, une très belle actrice, Eline Holbo-Wendelbo, dont la présence bien vivante, forte et gracieuse, est rassurante. Elle lave le sol, se lave elle-même puis commence à raconter son histoire, celle d'une enfant élevée dans une clinique regroupant des corps auxquels l'accident ou la maladie a hôte un ou plusieurs membres, êtres difformes dont elle s'éprend parfois et qui la conduit à voir dans tout corps la mort au travail. Le texte est beau, et l'actrice parvient à en montrer l'humanité qui affleure dans ces récits de souffrances et de deuils .

Les Charmilles, texte de Jean-Michel Rabeux adaptation et mise en scène de Cédric Orain, au [Théâtre de la Bastille](#).